

L'Ecole des Robinsons

Jules Verne

Biographie de Jules Verne



Jules Verne

Né à Nantes le 08/02/1828 ; Mort à Amiens le 24/03/1905

Jules Verne, écrivain du XIXème siècle, **est un pionnier des romans de science-fiction**. Ses livres (*De la Terre à la lune*, *Le tour du monde en 80 jours*, *Vingt-milles lieues sous les mers...*) ont marqué ce genre littéraire et la littérature française en général. Verne vécut à l'époque de grand progrès (l'électricité, le téléphone, le télégraphe, les chemins de fer et les machines à vapeur). Ce passionné de littérature et de découvertes scientifiques mêla habilement les deux pour nous emmener dans des *Voyages extraordinaires*, où l'impossible paraît possible.

Une enfance paisible

Jules Verne naît à Nantes le 8 février 1828. Son père, Pierre Verne, est avoué et sa mère, Sophie Allotte de la Fuyë, est issue d'une famille d'armateurs nantais. C'est l'aîné d'une famille de cinq enfants (Paul, Anna, Mathilde et Marie). **Destiné à embrasser comme son père une carrière juridique, il suit des études de droit à Nantes puis à Paris**. Son goût pour la littérature le pousse à écrire quelques poèmes.

Le début de sa passion pour l'écriture

Petit à petit l'envie de devenir écrivain se fait plus pressante. Il rencontre les Dumas père et fils. En 1850, avec leurs soutiens, il parvient à faire jouer sa comédie « **Pailles rompues** », qui connaît un certain succès. Il se lance dans un travail d'écriture, rédige des pièces de théâtre et des nouvelles, et abandonne définitivement le métier d'avoué. En 1852, il devient secrétaire du Théâtre Lyrique.

Sa vie de famille

En 1856, il fait la connaissance d'**Honorine Meurel** à Amiens. Il épouse cette jeune veuve et mère de deux filles l'année suivante. Ils auront ensuite **un fils, Michel Verne** en 1861. Jules Verne, afin de faire vivre sa famille, devient agent de change à la bourse de Paris.

Ses premiers succès

En 1859, il part avec son ami Aristide Hignard à la découverte l'Ecosse. En 1862, il rencontre un éditeur du nom de **Hetzel**. Il lui propose un manuscrit intitulé *Voyage en l'air*. Il sera publié un an plus tard sous le titre "Cinq semaines en ballon", connaîtra un grand succès et sera le premier volume des *Voyages extraordinaires* (qui en comptera 54 au total). **C'est le début d'une longue collaboration et d'une longue**

amitié entre Verne et Hetzel.

En 1863, Jules Verne rédige *Paris au XXème siècle* qu'Hetzel refusera de publier et *Voyage au Centre de la Terre* qui sortira un an plus tard. *De la Terre à la Lune* est édité en feuilleton dans *Le Journal des Débats* durant l'année 1865.

Un pied à Amiens, un pied sur son bateau

En 1867, il embarque avec son frère à bord d'un énorme paquebot à destination de l'Amérique. Cet amoureux de la mer acquiert en 1868 **son premier bateau, baptisé le Saint Michel** en hommage à son fils. Il sera ensuite remplacé par le Saint Michel II et III.

En 1871, il part s'installer à Amiens, la ville d'origine de sa femme. Il écrit cette année-là le Tour du monde en 80 jours qui sera publié l'année suivante. Cette œuvre reçoit les acclamations du public.

Jules Verne organise en avril 1877 un grand bal costumé sur le thème *De la Terre à la Lune*. Il donnera un deuxième bal en 1885.

De 1878 à 1883, Verne navigue sur les flots, allant d'Alger en Ecosse, puis en Norvège. Il fait en 1884 une grande croisière en Méditerranée avec son épouse Honorine.

Les coups du sort

1886 est une année sombre pour Jules Verne. Il est victime de la folie de son neveu qui lui tire dessus avec un revolver. Touché à la jambe, il boitera pour le reste de sa vie. Quelques jours plus tard, son éditeur Hetzel décède à Monaco.

En 1888, Jules Verne devient **conseiller municipal d'Amiens**. Parallèlement à ces fonctions, il continue d'écrire. Il publie l'année suivante *Famille Sans-Nom* et *Sans-dessus dessous*.

La santé de Jules Verne se fait de plus en plus fragile. A sa blessure à la jambe qui ne le laisse jamais en paix s'ajoute la cataracte et le diabète. Le 24 mars 1905, Jules Verne meurt suite à une crise de diabète. Près de 5 000 personnes assistent à ses funérailles au cimetière de la Madeleine à Amiens. Après sa mort, son fils Michel Verne publie plusieurs livres qu'il a parfois remaniés.

Une grande figure de la littérature française

Celui que beaucoup considèrent comme **le père français de la science-fiction** laisse derrière lui de très nombreuses œuvres. Jules Verne est parfois à tort considéré comme un romancier pour enfant ou un écrivain scientifique. Mais il était plus que ça. Romancier, vulgarisateur et un brin visionnaire, Jules Verne, en s'appuyant sur la science, avait le génie de rendre vraisemblable ce qui ne l'était pas.

TABLE DES MATIÈRES

- I. Où le lecteur trouvera, s'il le veut, l'occasion d'acheter une île de l'océan Pacifique
- II. Comment William W. Kolderup de San-Francisco fut aux prises avec J.-R. Taskinar, de Stockton
- III. Où la conversation de Phina Hollaney et de Godfrey Morgan est accompagnée au piano
- IV. Dans lequel T. Artelett, dit Tartelett, est correctement présenté au lecteur
- V. Dans lequel on se prépare à partir et à la fin duquel on part pour tout de bon
- VI. Dans lequel le lecteur est appelé à faire connaissance avec un nouveau personnage
- VII. Dans lequel on verra que William W. Kolderup n'a peut-être pas eu tort de faire assurer son navire
- VIII. Qui conduit Godfrey à de chagrines réflexions sur la manie des voyages
- IX. Où il est démontré que tout n'est pas rose dans le métier de Robinson
- X. Où Godfrey fait ce que tout autre naufragé eût fait en pareille circonstance
- XI. Dans lequel la question du logement est résolue autant qu'elle peut l'être
- XII. Qui se termine juste à point par un superbe et heureux coup de foudre
- XIII. Où Godfrey voit encore s'élever une légère fumée sur un autre point de l'île
- XIV. Dans lequel Godfrey trouve une épave à laquelle son compagnon et lui font bon accueil
- XV. Où il arrive ce qui arrive au moins une fois dans la vie de tout Robinson vrai ou imaginaire
- XVI. Dans lequel se produit un incident qui ne saurait surprendre le lecteur
- XVII. Dans lequel le fusil du professeur Tartelett fait merveille
- XVIII. Qui traite de l'éducation morale et physique d'un simple indigène du Pacifique
- XIX. Dans lequel la situation déjà gravement compromise se complique de plus en plus
- XX. Dans lequel Tartelett répète sur tous les tons qu'il voudrait bien s'en aller
- XXI. Qui se termine par une réflexion absolument surprenante du nègre Carèfinotu
- XXII. Lequel conclut en expliquant tout ce qui avait paru absolument inexplicable jusqu'ici

L'ÉCOLE DES ROBINSONS



OÙ LE LECTEUR TROUVERA, S'IL LE VEUT, L'OCCASION D'ACHETER UNE ÎLE DE L'OCÉAN PACIFIQUE.

« Île à vendre, au comptant, frais en sus, au plus offrant et dernier enchérisseur ! » redisait coup sur coup, sans reprendre haleine, Dean Felporg, commissaire-priseur de l'« auction », où se débattaient les conditions de cette vente singulière. « Île à vendre ! île à vendre ! » répétait d'une voix plus éclatante encore le crieur Gingrass, qui allait et venait au milieu d'une foule véritablement très excitée.

Foule, en effet, qui se pressait dans la vaste salle de l'hôtel des ventes, au numéro 10 de la rue Sacramento. Il y avait là, non seulement un certain nombre d'Américains des États de Californie, de l'Orégon, de l'Utah, mais aussi quelques-uns de ces Français qui forment un bon sixième de la population, des Mexicains enveloppés de leur sarape, des Chinois avec leur tunique à larges manches, leurs souliers pointus, leur bonnet en cône, des Canaques de l'Océanie, même quelques Pieds-Noirs, Gros-Ventres ou Têtes-Plates, accourus des bords de la rivière Trinité.

Hâtons-nous d'ajouter que la scène se passait dans la capitale de l'État californien, à San-Francisco, mais non à cette époque où l'exploitation des nouveaux placers attirait les chercheurs d'or des deux mondes, — de 1819 à 1832. San-Francisco n'était plus ce qu'elle avait été au début, un caravansérail, un débarcadère, une auberge, où couchaient pour une nuit les affairés qui se hâtaient vers les terrains aurifères du versant occidental de la Sierra-Nevada. Non, depuis quelque vingt ans, l'ancienne et inconnue Yerba-Buena avait fait place à une ville unique en son genre, riche de cent mille habitants, bâtie au revers de deux collines, la place lui ayant manqué sur la plage du littoral, mais toute disposée à s'étendre jusqu'aux dernières hauteurs de l'arrière-plan, — une cité, enfin, qui a détrôné Lima, Santiago, Valparaiso, toutes ses autres rivales de l'ouest, dont les Américains ont fait la reine du Pacifique, la « gloire de la côte occidentale ! »

Ce jour-là, — 15 mai, — il faisait encore froid. En ce pays, soumis directement à l'action des courants polaires, les premières semaines de ce mois rappellent plutôt les dernières semaines de mars dans l'Europe moyenne. Pourtant on ne s'en serait pas aperçu, au fond de cette salle d'encans publics. La cloche, avec son branle incessant, y avait appelé un grand concours de populaire, et une

température estivale faisait perler au front de chacun des gouttes de sueur que le froid du dehors eût vite solidifiées.

Ne pensez pas que tous ces empressés fussent venus à la salle des « auctions » dans l'intention d'acquérir. Je dirai même qu'il n'y avait là que des curieux. Qui aurait été assez fou, s'il eût été assez riche, pour acheter une île du Pacifique, que le gouvernement avait la bizarre idée de mettre en vente ? On se disait donc que la mise à prix ne serait pas couverte, qu'aucun amateur ne se laisserait entraîner au feu des enchères. Cependant ce n'était pas la faute au crieur public, qui tentait d'allumer les chalands par ses exclamations, ses gestes et le débit de ses boniments enguirlandés des plus séduisantes métaphores.

On riait, mais on ne poussait pas.

« Une île ! une île à vendre ! répéta Gingrass.

— Mais pas à acheter, répondit un Irlandais, dont la poche n'eût pas fourni de quoi en payer un seul galet.

— Une île qui, sur la mise à prix, ne reviendrait pas à six dollars l'acre ! cria le commissaire Dean Felporg.

— Et qui ne rapporterait pas un demi-quart pour cent ! riposta un gros fermier, très connaisseur en fait d'exploitations agricoles.

— Une île qui ne mesure pas moins de soixante-quatre milles ^[1] de tour et deux cent vingt-cinq mille acres ^[2] de surface !

— Est-elle au moins solide sur son fond ? demanda un Mexicain, vieil habitué des bars, et dont la solidité personnelle semblait être fort contestable en ce moment.

— Une île avec forêts encore vierges, répéta le crieur, avec prairies, collines, cours d'eau...

— Garantis ? s'écria un Français, qui paraissait peu disposé à se laisser prendre à l'amorce.

— Oui ! garantis ! répondait le commissaire Felporg, trop vieux dans le métier pour s'émouvoir des plaisanteries du public.

— Deux ans ?

— Jusqu'à la fin du monde.

— Et même au delà !

— Une île en toute propriété ! reprit le crieur. Une île sans un seul animal malfaisant, ni fauves, ni reptiles !...

— Ni oiseaux ? ajouta un loustic.

— Ni insectes ? s'écria un autre.

— Une île au plus offrant ! reprit de plus belle Dean Felporg. Allons, citoyens ! Un peu de courage à la poche ! Qui veut d'une île en bon état, n'ayant presque pas servi, une île du Pacifique, de cet océan des océans ? Sa mise à prix est pour rien ! Onze cent mille dollars ^[3] ! À onze cent mille dollars, y a-t-il marchand ?... Qui parle ?... Est-ce vous, monsieur ? Est-ce vous là-bas... vous qui remuez la tête comme un mandarin de porcelaine ?... J'ai une île !... Voilà une île !... Qui veut d'une île ?

— Passez l'objet ! » dit une voix, comme s'il se fût agi d'un tableau ou d'une potiche.

Et toute la salle d'éclater de rire, mais sans que la mise à prix fût couverte même d'un demi-dollar.

Cependant, si l'objet en question ne pouvait passer de main en main, le plan de l'île avait été tenu à la disposition du public. Les amateurs devaient savoir à quoi s'en tenir sur ce morceau du globe mis en adjudication. Aucune surprise n'était à craindre, aucune déconvenue. Situation, orientation, disposition des terrains, relief du sol, réseau hydrographique, climatologie, liens de communication, tout était facile à vérifier d'avance. On n'achèterait pas chat en poche, et l'on me croira si j'affirme qu'il ne pouvait y avoir de tromperie sur la nature de la marchandise vendue. D'ailleurs, les innombrables journaux des États-Unis, aussi bien ceux de Californie que les feuilles quotidiennes, bi-hebdomadaires, hebdomadaires, bi-mensuelles ou mensuelles, revues, magazines, bulletins, etc., ne cessaient depuis quelques mois d'attirer l'attention publique sur cette île, dont la licitation avait été autorisée par un vote du Congrès.

Cette île était l'île Spencer, qui se trouve située dans l'ouest-sud-ouest de la baie de San-

Francisco, à quatre cent soixante milles environ du littoral californien^[4] par 32° 15' de latitude nord, et 142° 18' de longitude à l'ouest du méridien de Greenwich.

Impossible, d'ailleurs, d'imaginer une position plus isolée, en dehors de tout mouvement maritime ou commercial, bien que l'île Spencer fût à une distance relativement courte et se trouvât pour ainsi dire dans les eaux américaines. Mais là, les courants réguliers, obliquant au nord ou au sud, ont ménagé une sorte de lac aux eaux tranquilles, qui est quelquefois désigné sous le nom de « Tournant de Fleurieu ».

C'est au centre de cet énorme remous, sans direction appréciable, que gît l'île Spencer. Aussi, peu de navires passent-ils en vue. Les grandes routes du Pacifique, qui relient le nouveau continent à l'ancien, qu'elles conduisent soit au Japon soit à la Chine, se déroulent toutes dans une zone plus méridionale. Les bâtiments à voile trouveraient des calmes sans fin à la surface de ce Tournant de Fleurieu, et les steamers, qui coupent au plus court, ne pourraient avoir aucun avantage à le traverser. Donc, ni les uns ni les autres ne viennent prendre connaissance de l'île Spencer, qui se dresse là comme le sommet isolé de l'une des montagnes sous-marines du Pacifique. Vraiment, pour un homme voulant fuir les bruits du monde, cherchant la tranquillité dans la solitude, quoi de mieux que cette Isle perdue à quelques centaines de lieues du littoral ! Pour un Robinson volontaire, c'eût été l'idéal du genre ! Seulement, il fallait y mettre le prix.

Et, maintenant, pourquoi les États-Unis voulaient-ils se défaire de cette île ? Était-ce une fantaisie ? Non. Une grande nation ne peut agir par caprice comme un simple particulier. La vérité, la voici : Dans la situation qu'elle occupait, l'île Spencer avait depuis longtemps paru une station absolument inutile. La coloniser eût été sans résultat pratique. Au point de vue militaire, elle n'offrait aucun intérêt, puisqu'elle n'aurait commandé qu'une portion absolument déserte du Pacifique. Au point de vue commercial, même insuffisance, puisque ses produits n'auraient pas payé la valeur du fret, ni à l'aller ni au retour. Y établir une colonie pénitentiaire, elle eût été trop rapprochée du littoral. Enfin l'occuper dans un intérêt quelconque, besogne beaucoup trop dispendieuse. Aussi demeurait-elle déserte depuis un temps immémorial, et le Congrès, composé d'hommes « éminemment pratiques », avait-il résolu de mettre cette île Spencer en adjudication, — à une condition, toutefois, c'est que l'adjudicataire fût un citoyen de la libre Amérique.

Seulement, cette île, on ne voulait pas la donner pour rien. Aussi la mise à prix avait-elle été fixée à onze cent mille dollars. Cette somme, pour une société financière qui eût mis en actions l'achat et l'exploitation de cette propriété, n'aurait été qu'une bagatelle, si l'affaire eût offert quelques avantages ; mais, on ne saurait trop le répéter, elle n'en offrait aucun ; les hommes compétents ne faisaient pas plus cas de ce morceau détaché des États-Unis que d'un îlot perdu dans les glaces du pôle. Toutefois, pour un particulier, la somme ne laissait pas d'être considérable. Il fallait donc être riche, pour se payer cette fantaisie, qui, en aucun cas, ne pouvait rapporter un centième pour cent ! Il fallait même être immensément riche, car l'affaire ne devait se traiter qu'au comptant, « cash », suivant l'expression américaine, et il est certain que, même aux États-Unis, ils sont encore rares les citoyens qui ont onze cent mille dollars, comme argent de poche, à jeter à l'eau sans espoir de retour.

Et pourtant le Congrès était bien décidé à ne pas vendre au-dessous de ce prix. Onze cent mille dollars ! Pas un cent ^[5] de moins, ou l'île Spencer resterait la propriété de l'Union.

On devait donc supposer qu'aucun acquéreur ne serait assez fou pour y mettre un tel prix.

Il était, d'ailleurs, expressément réservé que le propriétaire, s'il s'en présentait jamais un, ne serait pas roi de l'île Spencer, mais président de république. Il n'aurait aucunement le droit d'avoir des sujets, mais seulement des concitoyens, qui le nommeraient pour un temps déterminé, quitte à le réélire indéfiniment. En tout cas, il lui serait interdit de faire souche de monarques. Jamais l'Union n'eût toléré la fondation d'un royaume, si petit qu'il fût, dans les eaux américaines.

Cette réserve était peut-être de nature à éloigner quelque millionnaire ambitieux, quelque nabab déchu, qui aurait voulu rivaliser avec les rois sauvages des Sandwich, des Marquises, des Pomotou ou autres archipels de l'océan Pacifique.

Bref, pour une raison ou pour une autre, personne ne se présentait. L'heure s'avancait, le crieur s'essouffait à provoquer les enchères, le commissaire-priseur usait son organe, sans obtenir

un seul de ces signes de tête que ces estimables agents sont si perspicaces à découvrir, et la mise à prix n'était pas même en discussion.

Il faut dire, cependant, que, si le marteau ne se lassait pas de se lever au-dessus du bureau, la foule ne se lassait pas d'attendre. Les plaisanteries continuaient à se croiser, les quolibets ne cessaient de circuler à la ronde. Ceux-ci offraient deux dollars de l'île, frais compris. Ceux-là demandaient du retour pour s'en rendre acquéreurs.

Et toujours les vociférations du crieur :

« Ile à vendre ! île à vendre ! »

Et personne pour acheter.

« Garantisiez-vous qu'il s'y trouve des « flats » [6] ? demanda l'épicier Stumpy, de Merchant-Street.

— Non, répondit le commissaire-priseur, mais il n'est pas impossible qu'il y en ait, et l'État abandonne à l'acquéreur tous ses droits sur ces terrains aurifères.

— Y a-t-il au moins un volcan ? demanda Oakhurst, le cabaretier de la rue Montgomery.

— Non, pas de volcan, répliqua Dean Felporg ; sans cela, ce serait plus cher ! »

Un immense éclat de rire suivit cette réponse.

« Ile à vendre ! île à vendre ! » hurlait Gingrass, dont les » poumons se fatiguaient en pure perte.

« Rien qu'un dollar, rien qu'un demi-dollar, rien qu'un cent au-dessus de la mise à prix, dit une dernière fois le commissaire-priseur, et j'adjuge ! Une fois !... Deux fois... ! »

Silence complet.

« Si personne ne dit mot, l'adjudication va être retirée !... Une fois !... Deux fois !...

— Douze cent mille dollars ! »

Ces quatre mots retentirent, au milieu de la salle, comme les quatre coups d'un revolver.

Toute l'assemblée, muette un instant, se retourna vers l'audacieux, qui avait osé jeter ce chiffre...

C'était William W. Kolderup, de San-Francisco.

↑ Cent vingt kilomètres.

↑ Quatre-vingt-dix mille hectares.

↑ Cinq millions cinq cent mille francs.

↑ Deux cent seize lieues terrestres environ.

↑ Environ un sou de monnaie française.

↑ Nom que prennent les terrains bas, lorsqu'ils contiennent des dépôts d'alluvions aurifères.

II

COMMENT WILLIAM W. KOLDERUP DE SAN-FRANCISCO FUT AUX PRISES AVEC J.-R. TASKINAR, DE STOCKTON.

Il était une fois un homme extraordinairement riche, qui comptait par millions de dollars comme d'autres comptent par milliers. C'était William W. Kolderup.

On le disait plus riche que le duc de Westminster, dont le revenu s'élève à huit cent mille livres, et qui peut dépenser cinquante mille francs par jour, soit trente-six francs par minute, — plus riche que le sénateur Jones, de Nevada, qui possède trente-cinq millions de rentes, — plus riche que M. Mackay lui-même, auquel ses deux millions sept cent cinquante mille livres de rente annuelle assurent sept mille huit cents francs par heure, ou deux francs et quelques centimes par seconde.

Je ne parle pas de ces petits millionnaires, les Rothschild, les Van Der Bilt, les duos de Northumberland, les Stewart ; ni des directeurs de la puissante banque de Californie et autres personnages bien rentes de l'ancien et du nouveau monde, auxquels William W. Kolderup eût été en

situation de pouvoir faire l'aumône. Il aurait, sans se gêner, donné un million, comme vous ou moi nous donnerions cent sous.

C'était dans l'exploitation des premiers placers de la Californie que cet honorable spéculateur avait jeté les solides fondements de son incalculable fortune. Il fut le principal associé du capitaine suisse Sutter, sur les terrains duquel, en 1848, fut découvert le premier filon. Depuis cette époque, chance et intelligence aidant, on le trouve intéressé dans toutes les grandes exploitations des deux mondes. Il se jeta alors hardiment à travers les spéculations du commerce et de l'industrie. Ses fonds inépuisables alimentèrent des centaines d'usines, ses navires en exportèrent les produits dans l'univers entier. Sa richesse s'accrut donc dans une progression non seulement arithmétique, mais géométrique. On disait de lui ce que l'on dit généralement de ces « milliardaires », qu'il ne connaissait pas sa fortune. En réalité, il la connaissait à un dollar près, mais il ne s'en vantait guère.

Au moment où nous le présentons à nos lecteurs avec tous les égards que mérite un homme de « tant de surface », William W. Kolderup comptait deux mille comptoirs, répartis sur tous les points du globe ; quatre-vingt mille employés dans ses divers bureaux d'Amérique, d'Europe et d'Australie ; trois cent mille correspondants ; une flotte de cinq cents navires qui couraient incessamment les mers à son profit, et il ne dépensait pas moins d'un million par an rien qu'en timbres d'effets et ports de lettres. Enfin c'était l'honneur et la gloire de l'opulente Frisco, — petit nom d'amitié que les Américains donnent familièrement à la capitale de la Californie.

Une enchère, jetée par William W. Kolderup, ne pouvait donc être qu'une enchère des plus sérieuses. Aussi, lorsque les spectateurs de l'« auction » eurent reconnu celui qui venait de couvrir, avec cent mille dollars, la mise à prix de l'île Spencer, il se fit un mouvement irrésistible, les plaisanteries cessèrent à l'instant, les quolibets firent place à des interjections admiratives, des hurrahs éclatèrent dans la salle de vente.

Puis un grand silence succéda à ce brouhaha. Les yeux s'agrandirent, les oreilles se dressèrent. Pour notre part, si nous avions été là, notre souffle se serait arrêté, afin de ne rien perdre de l'émouvante scène qui allait se dérouler, si quelque autre amateur osait entrer en lutte avec William W. Kolderup.

Mais était-ce probable ? Était-ce même possible ?

Non ! Et tout d'abord, il suffisait de regarder William W. Kolderup pour se faire cette conviction, qu'il ne céderait jamais dans une question où sa valeur financière serait en jeu.

C'était un homme grand, fort, tête volumineuse, épaules larges, membres bien attachés, charpente de fer, solidement boulonnée. Son regard bon, mais résolu, ne se baissait pas volontiers. Sa chevelure grisonnante « touffait » autour de son crâne, abondante comme au premier âge. Les lignes droites de son nez formaient un triangle rectangle géométriquement dessiné. Pas de moustaches. Une barbe taillée à l'américaine, rudement fournie au menton, dont les deux pointes supérieures se raccordaient à la commissure des lèvres, et qui remontait aux tempes en favorisant poivre et sel. Des dents blanches, rangées symétriquement sur les bords d'une bouche fine et serrée. Une de ces vraies têtes de commodore, qui se redressent dans la tempête et font face à l'orage. Aucun ouragan ne l'eût courbée, tant elle était solide sur le cou puissant qui lui servait de pivot. Dans cette bataille de surenchères, chaque mouvement qu'elle ferait de haut en bas signifierait cent mille dollars de plus.

Il n'y avait pas à lutter.

« Douze cent mille dollars, douze cent mille ! dit le commissaire-priseur, avec l'accent particulier d'un agent qui voit enfin que sa vacation lui sera profitable.

— À douze cent mille dollars, il y a marchand ! répéta le crieur Gingrass.

— Oh ! on peut surenchérir sans crainte ! murmura le cabaretier Oakhurst, William Kolderup ne cédera pas !

— Il sait bien que personne ne s'y hasarderait ! » répondit l'épicier de Merchant-Street.

Des « chut ! » répétés invitèrent les deux honorables commerçants à garder un complet silence. On voulait entendre. Les cœurs palpaient. Une voix oserait-elle s'élever, qui répondrait à la voix de William W. Kolderup ? Lui, superbe à voir, ne bougeait pas. Il restait là, aussi calme que

si l'affaire ne l'eût pas intéressé. Mais, — ce que ses voisins pouvaient observer, — ses deux yeux étaient comme deux pistolets, chargés de dollars, prêts à faire feu

« Personne ne dit mot ? » demanda Dean Felporg.

Personne ne dit mot.

« Une fois ! deux fois !... »

— Une fois ! deux fois !... répéta Gingrass, très habitué à ce petit dialogue avec le commissaire.

— Je vais adjuger !

— Nous allons adjuger !

— À douze cent mille dollars l'île Spencer, telle qu'elle se poursuit et comporte !

— À douze cent mille dollars !

— C'est bien vu ?... bien entendu ?

— Il n'y a pas de regret ?

— À douze cent mille dollars l'île Spencer !... »

Les poitrines oppressées se soulevaient et s'abaissaient convulsivement. À la dernière seconde, une surenchère allait-elle enfin se produire ?

Le commissaire Felporg, la main droite tendue au-dessus de sa table, agitait le marteau d'ivoire... Un coup, un seul coup, et l'adjudication serait définitive !

Le public n'eût pas été plus impressionné devant une application sommaire de la loi de Lynch !

Le marteau s'abaissa lentement, toucha presque la table, se releva, tremblota un instant, comme une épée qui s'engage au moment où le tireur va se fendre à fond ; puis il s'abattit rapidement...

Mais, avant que le coup soc n'eût été porté, une voix avait fait entendre ces quatre mots :

« Treize cent mille dollars ! »

Il y eut un premier « ah ! » général de stupéfaction, et un second « ah ! » non moins général, de satisfaction. Un surenchérisseur s'était présenté. Donc il y aurait bataille.

Mais quel était ce téméraire qui osait venir lutter à coups de dollars contre William W. Kolderup, de San-Francisco ?

C'était J.-R. Taskinar, de Stockton.

J.-R. Taskinar était riche, mais il était encore plus gros. Il pesait quatre cent quatre-vingt-dix livres. S'il n'était arrivé que « second » au dernier concours des hommes gras de Chicago, c'est qu'on ne lui avait pas laissé le temps d'achever son dîner, et il avait perdu une dizaine de livres.

Ce colosse, auquel il fallait des sièges spéciaux pour qu'il pût y asseoir son énorme personne, habitait Stockton, sur le San-Joachim. C'est là une des plus importantes villes de la Californie, l'un des centres d'entrepôts pour les mines du sud, une rivale de Sacramento, où se concentrent les produits des mines du nord. Là, aussi, les navires embarquent la plus grande quantité du blé californien.

Non seulement l'exploitation des mines et le commerce des céréales avaient fourni à J.-R. Taskinar l'occasion de gagner une fortune énorme, mais le pétrole avait coulé comme un autre Pactole à travers sa caisse. De plus, il était grand joueur, joueur heureux, et le « poker », la roulette de l'Ouest-Amérique, s'était toujours montré prodigue envers lui de ses numéros pleins. Mais, si riche qu'il fût, c'était un vilain homme, au nom duquel on n'accolait pas volontiers l'épithète d'« honorable », si communément en usage dans le pays. Après tout, comme on dit, c'était un bon cheval de bataille, et peut-être lui en mettait-on sur le dos plus qu'il ne convenait. Ce qui est certain, c'est qu'en mainte occasion il ne se gênait pas pour user du « derringer », qui est le revolver californien.

Quoi qu'il en soit, J.-R. Taskinar haïssait tout particulièrement William W. Kolderup. Il le jalousait pour sa fortune, pour sa situation, pour son honorabilité. Il le méprisait comme un homme gras méprise un homme qu'il a le droit de trouver maigre. Ce n'était pas la première fois que le commerçant de Stockton cherchait à enlever au commerçant de San-Francisco une affaire, bonne ou mauvaise, par pur esprit de rivalité. William W. Kolderup le connaissait à fond, et lui témoignait en